

MONASSUT



13 JUILLET 1944

**Récits et témoignages
de la bataille**

AVANT PROPOS

Cette plaquette n'a pas la prétention d'être un livre d'histoire ; c'est surtout un recueil de témoignages livrés tout d'abord par ceux qui ont fait l'histoire de cette bataille, c'est à dire les combattants qui y ont survécu. Viennent ensuite quelques anecdotes vécues et racontées par quelques personnes étrangères au combat mais ayant un rapport direct avec les tragiques événements de ce 13 juillet 1944.

Si quelques contradictions peuvent apparaître çà et là dans les divers témoignages, il faut dire que les quarantes années qui se sont écoulées depuis lors, ont pu faire un travail d'érosion bien compréhensible même dans les mémoires les plus solides. Chacun, spontanément et très honnêtement a bien voulu dire la vérité, sa vérité, n'est-ce pas là l'essentiel ?

PREAMBULE

19 décembre 1981, 15 heures. Les cloches de l'église de Monassut, se mettant au diapason avec le gris du ciel, sonnent lentement le glas. Une foule immense venue de tous les horizons se presse dans la grande salle polyvalente transformée pour la circonstance en lieu de recueillement et de prière.

Raymond SARROT, maire de Monassut depuis 1971, terrassé deux jours plus tôt par un mal implacable à l'âge de 41 ans, se trouve pour la dernière fois au milieu de sa famille et de cette imposante foule de parents et d'amis ou tout simplement de personnes qui avaient eu l'occasion d'apprécier l'homme simple et digne qu'il était.

Une image inoubliable restera de cette cérémonie d'adieu : transperçant les épais nuages de décembre un rayon de soleil viendra, à travers la verrière de la salle polyvalente, doucement se poser sur le cercueil de notre ami. Aujourd'hui disparu lui aussi, le sénateur Pierre Sallenave, lors de sa prise de parole, verra avec

beaucoup d'émotion dans cette image fugitive un clin d'œil du ciel en forme de symbole. Le village de Monassut venait de perdre le premier et peut-être le meilleur des siens, mais le rayonnement qu'il dégageait de son vivant lui, n'était pas mort ; il était là, impalpable, mais tellement présent.

Pourquoi évoquer, en la circonstance, la fin tragique de Raymond SARROT ? Eh bien, sans lui, ni cette modeste brochure ni la prochaine mise en place de la nouvelle stèle à la mémoire des martyrs de juillet 1944 n'aurait sans doute jamais vu le jour. Cet ancien combattant d'Algérie dont l'enfance et l'adolescence furent sans doute nourries des récits et des anecdotes du combat de ce 13 juillet 1944, connaît lui même la guerre sur le terrain ; c'est un « homme de paix » qui revient d'outre mer, un homme de paix qui ne peut ni ne veut oublier. Dès ce retour, les traditionnelles cérémonies de juillet desquelles se dégagent toujours ferveur et recueillement, ont sans doute un impact plus important dans l'esprit du futur maire qu'il deviendra en 1971. Dès son accession à cette charge, une impulsion nouvelle est donnée à l'hommage aux morts de 1944. Raymond SARROT et son conseil municipal baptisent « Avenue du Corps franc Pommiers » le tronçon de route qui fut le théâtre de cet affrontement. Cette tenace volonté de perpétuer le souvenir ne s'arrête pas là, puisque quelques années plus tard il envisage la construction d'un nouveau monument ainsi que la réalisation de la présente brochure ; il commence à mettre sur le rail l'un et l'autre de ces deux projets, mais à ce stade de sa vie, cet homme de tempérament et d'action, doit livrer un nouveau combat contre la plus impitoyable des maladies qu'il engagera avec un courage admirable. Il ne s'inclinera qu'après trois an et demi de lutte sans relâche.

Par l'exemple que donnait Raymond SARROT, la fidélité due à la mémoire de cet homme (qui fut sans doute l'un des meilleurs artisans qui ont forgé depuis des décennies l'histoire de notre commune) engageait tout naturellement ses collaborateurs et amis à mener cette œuvre à son terme.

Dans ce but, le Conseil municipal sous la conduite de son nouveau maire M. Abel Bruzou, décidera en avril 1982, d'encourager la création d'une association spécialement chargée de concrétiser les deux projets en question.

Celle-ci verra le jour le 1er juillet 1982 sous la dénomination : « ASSOCIATION POUR LE SOUVENIR DU 13 JUILLET 1944 ».

Madame Irène Sarrot acceptant d'en assurer la Présidence, le Bureau sera constitué de la façon suivante :

Président d'honneur : Abel BRUZOU, maire.

Présidente : Irène SARROT.

Vice-Président : Alexandre SARRAMOUNE.

Trésorier : Jean-Louis MOURA.

Trésorier Adjoint : Michel MOURA.

Secrétaire : Emile BOURDA.

Secrétaire Adjoint : André CLOUTE.

Membres : tous les Conseillers municipaux.

LES RACINES DE LA GUERRE 1939/1945

13 juillet 1944 ; cette date très importante pour la commune de MONASSUT, n'est que simple péripétie d'une très longue histoire qui prend ses racines dans les années 30 pour ne s'achever que le 8 mai 1945 par la capitulation sans condition de l'Allemagne Nazie et de l'Italie Fasciste.

Nous pensons qu'il est bon pour les jeunes générations de faire un rappel historique pour essayer d'expliquer comment au XXe siècle, un pays civilisé (l'Allemagne) a pu devenir en quelques années une gigantesque machine de destruction et d'asservissement au nom d'une idéologie fondée dans le racisme le plus impitoyable : refaire de la race allemande « LA RACE DES SEIGNEURS ».

Tout commence avec la grande crise économique du début des années 30 qui envahit l'Europe et notamment l'Allemagne après avoir durement secoué l'Amérique en 1929. Après la défaite de 1918 et l'abdication de l'empereur GUILLAUME II la république est proclamée en Allemagne. ce nouveau régime appelé « République de Weimar » fonctionne selon le type des démocraties occidentales d'alors avec un Président de la république, un Chancelier qui est chef du Gouvernement, et un Parlement « le REICHSTAG » où sont représentés tous les partis politiques. Bref, c'est un régime assez semblable à celui de son voisin français et secoué comme lui par de fréquentes crises gouvernementales.

La crise économique aidant, un petit parti créé dans les années 1920 par le caporal autrichien HITLER fait un bond important aux élections législatives de 1930, qu'il accentue fortement en 1932. A partir de ce moment-là le parti NAZI (National-Socialiste) qui a principalement basé sa campagne électorale sur la haine raciale anti-juive est aux portes du pouvoir.

Hitler devient chancelier

Après les élections de 1932, le Maréchal Hindenbourg, Président de la République, nomme HITLER Chancelier; son parti avec sa coalition étant encore minoritaires, il obtient très vite du Président la dissolution du Parlement; de nouvelles élections sont organisées en mars 1933 qui seront triomphales pour le Chancelier puisque le parti NAZI frisera la majorité absolue. Entre temps, il prend toutefois soin, avec la complicité du président du Parlement le Maréchal GOERING, de faire incendier le REICHSTAG (siège du Parlement et symbole de la démocratie s'il en est).

C'est le pouvoir absolu qui s'installe dès lors en Allemagne; les partis d'opposition sont frappés d'illégalité, ses dirigeants emprisonnés ou exécutés; les milices du parti (S.A. et S.S.) sous les ordres respectivement de ROHM et de HIMMLER assurent dorénavant la police et commencent à s'en donner à cœur joie dans la chasse aux JUIFS, communistes, socialistes, libéraux ou tout simplement démocrates et républicains.

On construit dès cette époque les premiers camps de concentration et d'extermination qui fonctionneront sans répit jusqu'en 1945. Dans cette terrible escalade viendra cette soirée du 30 juin 1934 que l'on a appelé « LA NUIT DES LONGS COUTEAUX » où HITLER se débarrassera à jamais de quelques-uns de ses fidèles collaborateurs un peu trop ambitieux à son goût, mais où surtout nombre de généraux, d'hommes politiques et de personnalités en renom payeront de leur vie leur tiédeur face au nouveau régime. Ces « PROBLÈMES INTERNES » à l'Allemagne étant enfin résolus de la plus radicale des façons, les nazis allaient dès lors se consacrer à l'extension de leur « espace vital » (LEBENSRAUM) conformément à MEIN-KAMPF (Mon combat) bible officielle du National Socialisme écrite par HITLER dès les années 1920.

L'expansionnisme nazi

Le traité de Versailles signé en 1919 n'allait pas être tendre envers l'Allemagne vaincue. Il lui imposait le désarmement presque complet, (ne lui laissant qu'une modeste armée de cent mille hommes) le paiement aux alliés de lourdes réparations et la création d'une zone entièrement démilitarisée le long de la frontière française. LA RHÉNANIE, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, demeurait allemande, mais passait sous contrôle militaire allié.

Enfermée dans ce carcan, l'Allemagne commençait à desserrer ses liens dès l'arrivée des Nazis au pouvoir ; en secret, dès lors, elle engage un formidable programme de réarmement du pays. Seulement trois ans plus tard, en 1936, HITLER tente et réussit son premier « coup de bluff » : Il occupe militairement la Rhénanie, la réintégrant ainsi dans la nation allemande au mépris du traité de Versailles. La France veut réagir mais les hésitations puis le renoncement de son allié britannique l'en dissuadent ; or à ce moment-là, d'après bon nombre d'historiens, une riposte immédiate eut été victorieuse pour les alliés.

Encouragé par l'indécision de ses adversaires, HITLER occupe l'Autriche en 1938 proclamant « L'ANNSCHLUSS » c'est-à-dire l'annexion pure et simple de ce pays au REICH Allemand. Dans la foulée, si l'on peut dire, il fait part de sa convoitise sur une partie de la Tchécoslovaquie dite « TERRITOIRE DES SUDÈTES ». Mais un traité d'assistance existe entre la Tchécoslovaquie d'une part et la France et l'Angleterre d'autre part ; cette fois-ci le Fuhrer Allemand utilise la ruse ; il fait part aux alliés occidentaux de son désir de négocier l'annexion de ce territoire. Ceux-ci acceptent de se rendre à MUNICH en septembre 1938 pour la funeste conférence du même nom.

Malgré la tenacité du Président du Conseil de l'époque Edouard DALADIER, les faiblesses conjuguées de son ministre des affaires étrangères et du premier ministre britannique Neville CHAMBERLAIN face à HITLER vociférant et déchaîné, sont déterminantes. Français et Anglais subissent ce jour 29 septembre 1938 la loi écrasante de leur puissant voisin mais ils croient avoir gagné « **la paix pour notre temps** » selon le slogan répandu après cette conférence. A ce propos un des principaux artisans de la victoire de 1945, le premier britannique Winston CHURCHILL écrira plus tard dans ses mémoires : « A Munich, Anglais et Français avaient le choix entre le déshonneur et la guerre ; ils ont choisi le déshonneur et ils ont eu la guerre. »

Il faut toutefois signaler à la décharge du Président Daladier qu'il aurait fait preuve d'une certaine lucidité lorsque, descendant de l'avion le ramenant de Munich, sous les ovations de dizaines de milliers de parisiens venus l'accueillir au BOURGET, il aurait confié à un de ses ministres : « les imbéciles ! S'ils savaient ce qu'ils acclament. »

Après Munich, le ver est définitivement dans le fruit ; mais il reste un dernier obstacle à contourner : obtenir la neutralité du puissant voisin soviétique ; ce sera chose faite en Août 1939 par la signature du fameux pacte germano-soviétique qui va bouleverser le monde.

Et pour cause, puisque un mois plus tard, en septembre 1939, l'Allemagne envahissait la Pologne déclenchant ainsi la seconde guerre mondiale.

Texte de Monsieur François MOUSQUES.

Ancien du Corps Franc Pomiès.

1940. Après un mois et demi d'offensive allemande en mai-juin 1940, la France battue sur tous les fronts est obligée de demander l'armistice.

Une part prépondérante de cette défaite est due à ce que l'on a appelé la « cinquième colonne » ; cette dernière est composée de sujets français et étrangers qui dès 1935, font du renseignement à la solde de l'Allemagne. L'efficacité de son action est telle qu'en moins d'un mois, le nord du pays est envahi et occupé par des troupes bien entraînées et équipées d'un important matériel motorisé. Que peut faire notre armée mal préparée et sous-équipée en matériel blindé face à une telle puissance ? Le 25 juin elle est contrainte de déposer les armes et le gouvernement de demander l'armistice ; pour humilier notre pays l'ennemi exige que cette fin des hostilités soit signée dans le fameux « Wagon de RETHONDES » symbole de la Victoire pour nos glorieux combattants de la guerre de 1914-1918.

Les conditions de l'armistice de ce 25 juin 1940 sont très sévères pour notre pays ; celui-ci est divisé en trois zones :

1° La zone interdite située le long de nos frontières avec des conditions de vie particulièrement contraignantes pour ses habitants.

2° La zone occupée qui comprend tout le nord de la Loire plus tout le rivage Atlantique sur une profondeur de 200 kilomètres avec la ligne de démarcation passant par Orthez pour notre région et se terminant à la frontière espagnole.

3° La zone libre qui comprend le reste du pays, soit tout le sud de la Loire avec cependant une zone interdite le long de la frontière italienne.

Les conditions d'armistice imposent également la réduction des effectifs de l'armée à cent mille hommes sur le territoire national, à l'exclusion des départements d'outre-mer qui ne sont pas comptabilisés dans ce total.

Une forme de résistance apparaît déjà dans cette armée, par le recrutement d'« agents civils », employés à diverses tâches, mais qui viennent en fait, grossir clandestinement les effectifs à la barbe des commissions d'armistice imposées par l'occupant. De même est créé clandestinement le C.D.M. (camouflage du matériel) destiné à cacher tout l'armement qui a pu être détourné de la convoitise allemande. Un service de ravitaillement est instauré dont la population a à souffrir du fait que l'occupant est le premier servi. Pour cette raison est né le marché noir.

C'est à ce moment-là que le gouvernement de Vichy crée la « Milice », organisme à la solde de l'Etat français formée de gens de toutes les classes sociales qui, par idéologie politique ou par nécessité financière, s'emploient à arrêter les personnes hostiles au régime.

Plusieurs centaines de milliers de prisonniers vivent toujours dans les camps en Allemagne et au mois d'août 1942 est créé un service appelé « La Relève » qui consiste à envoyer trois ouvriers volontaires en échange d'un prisonnier pris parmi les plus nécessiteux ; on ne put jamais évaluer le nombre de prisonniers revenus par ces mesures.

Le 8 novembre 1942 les troupes Anglo-Américaines débarquent en Afrique du Nord. Il y a quelques affrontements car le gouvernement français veut laisser intacte la neutralité de nos colonies, mais devant la force de cette opération, nos troupes sont dans l'obligation de baisser les armes.

C'est alors que l'occupant, ne respectant plus les conditions d'armistice, franchit la ligne de démarcation le 11 novembre 1942 et s'installe sur tout le sol français. Indignations, réactions diverses, rien n'y fait et il faut une fois de plus supporter les exigences de l'occupant. L'armée d'armistice est alors dissoute, le camouflage se fait très vite et ce qui peut être sauvé l'est au prix de gros risques et de graves responsabilités. La flotte stationnée en rade de Toulon ne peut prendre la mer et l'ordre est donné pour un sabordement plutôt que la livraison aux troupes occupantes.

C'est à partir du 30 novembre 1942 que l'on voit les convois allemands sillonnant quotidiennement les routes de nos villes et de nos villages. Les soldats en « habit vert » occupant nos casernes.

C'est aussi à ce moment-là que le capitaine André POMMIÉS a l'idée, le courage et la compétence nécessaires pour organiser un groupe de résistance, aidé en cela par de nombreux officiers et sous-officiers qui, étant démobilisés, se trouvent parfois dans une situation difficile. C'est ainsi que naît le 17 NOVEMBRE 1942 un organisme issu de l'armée qui devait devenir plus tard le « Corps Franc Pommiés ». Il participera au sein de la troisième division d'Infanterie Algérienne à la campagne d'Allemagne et entrera le 22 avril 1945 à Stuttgart.

La relève n'a pas donné les satisfactions attendues. Les allemands qui se trouvent dans la nécessité de tenir plusieurs fronts, la Russie, l'A.F.N. et plus tard l'Italie, affaiblis par les pertes subies au cours de ces campagnes, sont obligés de mobiliser toutes les forces intérieures. La main-d'œuvre travaillant à la fabrication de guerre s'en trouve largement déficitaire. De plus, les usines doivent subir l'assaut de l'aviation Anglo-Américaine qui ne cesse de bombarder l'intérieur du « REICH ». Pour maintenir les effectifs des hommes travaillent pour la guerre, le gouvernement allemand instaure le service du travail obligatoire (STO). Dans notre région le premier convoi de ces jeunes part de la gare de Tarbes le 23 février 1943. Tous n'arrivent pas en Allemagne car au cours des fréquents arrêts, nombreux sont ceux qui s'évadent, rejoignant souvent la résistance.

Durant l'année 1943, alors que toute la résistance s'organise, on voit apparaître les parachutages de nuit. Ceci permet de recevoir les armes et les munitions nécessaires pour équiper nos hommes au jour J. Le recrutement des hommes

ayant marché bon train, il faut organiser des maquis ; tâche facile dans nos régions boisées. Toutes ces manœuvres faites d'une façon discrète passent inaperçues aux yeux des autorités occupantes. L'approvisionnement des troupes cachées dans la nature est assuré avec l'aide de nombreux agriculteurs qui, pourtant, sont lourdement imposés par le service de ravitaillement. C'est ainsi que purent subsister des centaines de jeunes traqués par l'occupant, couchant dans les granges malgré le terrible hiver 1943/1944.

Le service de la gestapo multiplie ses actions et redouble d'agressivité. Avec l'aide de mauvais français à sa solde, il obtient hélas quelques résultats. Nombreux sont les malheureux patriotes qui, soupçonnés par les indicateurs, ont la désagréable surprise d'être pris chez eux au petit jour et après quelques journées passées dans des cellules, embarqués dans des trains dans des conditions abominables en direction des camps d'internement. Beaucoup ne reverront jamais la France.

Dès le mois d'octobre et novembre 1943, les premiers requis pour le S. T. O. qui n'ont pu se soustraire au départ ont droit à une permission. Ces jeunes ne repartent pas en Allemagne et viennent grossir nos unités. Les autorités d'occupation s'aperçoivent de cette supercherie et la chasse leur est donnée.

Dès les premiers jours de décembre 1943, les jeunes recrues des « Chantiers de jeunesse » renseignées par Londres apprennent leur prochain départ pour le « REICH » ; soixante pour cent d'entr'eux désertent et à leur tour viennent renforcer les effectifs du maquis.

Les mois qui suivent, début 1944, des parachutages intensifs ont lieu ; armes, munitions et divers équipements nous descendent du ciel. Les gens des villes et des campagnes reprennent confiance.

Ainsi va la vie en ce début 1944 puis c'est le message tant attendu. Le 5 juin 1944 au soir, nous entendons sur les antennes clandestines de la B.B.C. de Londres : « Véronèse était un peintre » ou bien « Le père la cerise est verni ». Ces phrases tant attendues nous soulèvent d'espoir. L'heure de la conquête de notre chère liberté sonne et le 6 au matin l'ensemble du réseau est prévenu. Dans la journée tous les groupements du C.F.P. sont sur pied ; mission à remplir : attaques de convois sur les routes, sabotage des voies ferrées, détection et arrestation le cas échéant des personnes suspectes qui peuvent nuire à notre action en allant « moucharder », soit à la milice qui devient très active, ou encore informer les autorités allemandes de nos points d'action. Nous connaissons vite l'importance de l'aventure que commence le C.F.P. Les accrochages sont nombreux et importants, les déplacements difficiles, pourtant il faut agir partout.

Le 7 juin vers 10 heures à Goudon, dans les Hautes Pyrénées, a lieu un accrochage entre trois camions de troupes d'occupation et un groupe de chasseurs du capitaine SIXTE-VIGNON. Bilan : lourdes pertes pour l'ennemi mais aussi huit morts de notre côté dont le capitaine SIXTE-VIGNON.

Le 8 juin vers 11 heures un groupe commandé par le lieutenant AUDOUAIRE effectue un barrage à CASTELVIEILH. Lourdes pertes pour l'ennemi, deux

camions détruits, 5 morts de notre côté dont le Lieutenant AUDOUAIRE.

Ce même 8 juin vers 17 heures, une section commandée par le Lieutenant NAVARRO intercepte un convoi de 5 camions qui part en renfort à CASTELVIEILH. L'effet de surprise avantage cette section qui inflige de très lourdes pertes à l'ennemi ; 25 morts d'après les renseignements obtenus. Un mort du côté du C.F.P.

Le 11 juin à CASTERA-LOU, la section SARRAZIN déclenche un feu nourri sur un convoi de camions allemands. Bilan : 3 morts de notre côté.

Les 2, 3 et 4 juillet, à PORTET, une compagnie du C.F.P. est partiellement anéantie au cours d'une opération de ratissage de terrain effectuée par une compagnie S.S. de Pau. Le combat est acharné ; on ne connaît pas les pertes des troupes d'occupation, mais de notre côté les pertes sont très lourdes : 60 morts ou disparus.

Le 5 juillet, un agent de liaison en mission est arrêté par la Gestapo, torturé et fusillé le lendemain.

Le 10 juillet à HUIGUÈRE-SOUYE et MORLAAS, une section de protection du P.C. du commandant BALADE doit subir les assauts d'un important groupe de troupes ennemies qui effectue une opération de ratissage. Bilan : 14 membres de la section sont pris et fusillés le même jour.

Le 13 juillet à MONASSUT, dur combat à forces inégales ; pertes chez l'ennemi mais 12 tués du C.F.P.

Le 13 juillet également à CAIXON ; dans cette commune se trouve un maquis F.T.P. donné aux forces occupantes par un des leurs. Le groupe est encerclé à l'aube de ce 13 juillet. Cinq agents de liaison du Bataillon d'Armagnac du C.F.P. en mission dans la région sont surpris dans leur repos dans une bâtisse appelée « La Tuilerie ». Ils sont fusillés sur place.

Le 15 juillet un agent de liaison est arrêté à TARBES et fusillé ce même jour.

Le 18 Août à OUSSE, une embuscade placée sur la route PAU-TARBES est réussie provoquant la déroute chez l'ennemi. Malheureusement il y a un mort chez nous.

Le 19 août à LIVRON, attaque d'un camion de miliciens par la Compagnie NAVARRO. Plusieurs morts chez les miliciens, un blessé chez nous et nous avons pu récupérer le camion avec son contenu.

Le 20 août les troupes allemandes quittent TARBES et veulent rejoindre TOULOUSE. Dès la sortie de TARBES toutes nos forces sont centralisées sur la R.N. 117. De durs combats sont engagés infligeant des pertes sévères à l'ennemi. A hauteur du village de LHEZ, un combattant de la demi-brigade CERONI est blessé. Ce malheureux se réfugie dans une ferme où les gens essayent de le protéger. Hélas la colère de ces « barbares » est telle qu'ils incendient la ferme. Bilan : le malheureux blessé, une femme de 50 ans, sa fille 20 ans, sa petite fille d'un mois et une fillette de 13 ans recueillie par cette famille trouvent la mort d'une atroce manière ; ils sont tous précipités dans le brasier. Au cours de l'accrochage

de BURG deux des nôtres sont abattus, ce qui porte à trois le nombre de victimes de ce 20 août 1944.

Dans l'ensemble toutes ces opérations se sont avérées efficaces mais hélas nos pertes ont été très élevées (123 morts) pour la période du 6 juin au 20 août 1944.

Mais le résultat recherché est atteint ; par notre présence nous avons obligé les troupes d'occupation à tenir le terrain et de ce fait elles ne peuvent aller grossir les effectifs qui résistent d'une façon acharnée au débarquement des forces alliées en Normandie. Plusieurs divisions sont ainsi contraintes à subir nos actions. Le nombre de nos morts n'est peut-être pas un gage d'efficacité, mais il est un témoignage incontestable de notre présence sur une petite partie de notre région.

« Il fallait le faire ».

Il serait souhaitable que notre jeunesse n'aie pas à subir de pareilles contraintes et que cette même jeunesse sache que notre formation a payé cher le prix de cette liberté.

Jeunes et moins jeunes souvenez vous de ces garçons de 20 ans morts à la fleur de l'âge. Vous devrez à l'avenir perpétuer leur souvenir, souvent remémoré par les tombes dans les cimetières et par les stèles qui sont érigées sur les lieux de combat dans les villes, villages et routes de nos campagnes.

François MOUSQUES

Récit du CORPS FRANC POMMIÈS

Transmis par Monsieur COURBET (Président national du C.F.P.)

Nos morts de Higuères-Souye, de Morlaas et de Monassut

Au début de juillet 1944, le CORPS FRANC POMMIÈS est dans un dispositif qui lui permettrait, sur ordre du général KOENIG, commandant en chef des F.F.I. de gagner très rapidement les Pyrénées entre les sources de la Garonne et Arnéguy. Sous le nom de « Groupe Béarn », il devrait alors contrôler un territoire où serait implanté, éventuellement, un Gouvernement français de libération nationale.

Entre autres, cinq Brigades de combat le composent. Chacune d'elles comprend des Maquis mobilisateurs groupés en Bataillons de guerilla et en Sections de destruction susceptibles d'accroître leurs effectifs par le rappel de personnels qui, après le 23 juin, ont regagné leurs foyers.

L'une de ces Brigades a une zone d'opération limitée par Saint-Jean-Pied-de-Port, Orthez, Hagetmau, Sault-de-Navailles, Castelnau-Rivière-Basse, Maubourguet, Tarbes, Bagnères, et la frontière franco-espagnole. Elle est commandée par le Capitaine BENONY.

Le 9 juillet dans la soirée, celui-ci fait installer, à la ferme CASSAGNEAU, près du village de Higuères, son Poste de commandement et sa section de destruction ; soit en tout, 42 maquisards, 2 camionnettes, des bicyclettes et des explosifs. Puis, il se rend auprès du chef POMMIÈS, laissant le commandement à son adjoint, le Capitaine NAUD.

Le 10, vers 3 h 45, une sentinelle signale qu'on entend, dans le lointain, des bruits de moteurs. Rassemblement, prêt à toute éventualité. A 4 h 15, l'Adjudant DEJOIE et le chasseur BORDIS sont envoyés en reconnaissance vers l'est, le sergent JITOMIR et deux chasseurs vers l'ouest. Les minutes passent... personne ne revient... Soudain, une fusillade éclate : l'une de nos patrouilles est accrochée. Sans plus attendre, le Capitaine NAUD décide de se replier sur Abère, en abandonnant le matériel roulant et les explosifs. A peine s'est-il éloigné avec ses hommes que les allemands attaquent la ferme à la grenade et y mettent le feu : ils étaient bien renseignés !

En arrivant à la route de Souye, le détachement s'aperçoit qu'elle est jalonnée d'éléments ennemis appuyés par deux auto-mitrailleuses. Le combat s'engage. Vingt-quatre maquisards réussissent à forcer le barrage ; cinq sont tués ou grièvement blessés, achevés ; et douze sont capturés après avoir épuisé leurs munitions.

Ceux-ci, emmenés au carrefour Saint-Jammes, montent à bord de camions qui se dirigent vers PAU. Dans les lacets de Morlaas, l'un d'eux, ALBERT, s'échappe ; il est rattrapé aussitôt. Furieux, l'officier qui commande le convoi donne l'ordre de fusiller dix des douze prisonniers dans une carrière située en contre-bas de la route. Des deux rescapés, l'un, Lucien PRIOUX, sera relâché cinq jours plus tard parce qu'il réussira à faire croire qu'il n'était pas maquisard ; l'autre, un jeune de nom inconnu, condamné à la déportation, s'évadera du train à Séméac.

Les cinq morts en combat s'appelaient Georges BRUMOU, André COUTURIER, André DORDET, Robert PEYRADE et Henri ZIEGLER. A Souye, une stèle rappelle leur mémoire.

Les dix prisonniers fusillés étaient ALBERT, Henri BADIE, Maurice BARBE, René CASSAGNET, Henri ESCALLE, Paul ESTREGUIL, Maurice GILBERT, Ramon GIRAL, Raymond ROUMIGNIERES et Marcel VINCENT. Leur souvenir est perpétué par deux monuments : l'un se trouve au bord de la route de Morlaas à PAU, l'autre a été élevé sur les lieux de l'exécution.

Trois jours plus tard, le 13 juillet dans la matinée, un détachement formé par les Sections BOUTIN et VILTARD de la Compagnie DUPONT, fait mouvement de Lalongue vers Espéchède, où doit être reçu, la nuit suivante, un parachutage. Il est commandé par l'Adjudant René SARRAZIN. Son itinéraire passe par Lussagnet, Monassut, Gerderest, Abère et Sedzère.

En tête est placé un groupe d'une vingtaine de cyclistes. Derrière suit un convoi de 3 V.L. et de 3 camionnettes transportant une quarantaine de maquisards.

Vers 9 h 45, le groupe cycliste parcourt sans encombre les trois cent mètres de la R.N. 643 qui séparent la route de Gerderest de celle de Monassut, et poursuit en direction d'Espéchère. Mais la colonne de véhicules s'arrête entre l'église et le cimetière de Monassut : une camionnette est en panne.

Demi-heure plus tard, on repart. Au moment de déboucher sur la R.N. 643, SARRAZIN aperçoit une file de camions venant de la direction de Lembeye. On apprendra plus tard qu'il y en avait 57 transportant des Allemands et 2 des Miliciens.

Le chef de détachement estime que ses voitures à gazogène provenant de la réquisition ne lui permettent pas de tenter une fuite en avant. Par ailleurs, il est trop tard pour faire demi-tour. Une seule solution apparaît : faire face, puis décrocher à la faveur d'un arrêt imposé à l'ennemi par le feu. Deux mitrailleuses sont mises en batterie, et les grenadiers-voltigeurs, armés de mitraillettes, de quelques fusils et de grenades, s'abritent derrière un talus.

Trois assauts sont repoussés. Mais deux automitrailleuses interviennent. SARRAZIN donne alors l'ordre de repli. Courageux, le servant d'une mitrailleuse, Guy LAGRAVE, refuse d'obéir ; on l'entraîne de force.

A l'issue de l'engagement, douze maquisards restent sur le terrain : Roger ABADIE, Jean BOUTIN, Pierre CAZAUBON, Jean-Marie CLOS-PUCHEU, CRISTOL, Gaston DECHAUD, Pierre GAILLOT, Marcel LAMARQUE, Gérard LANGELEZ, Jean-Louis LEBLEU, Emile LE MOLGAT, et Paul SALLES-AUBERT. Dix sont morts, dont huit au cours du décrochage ; deux ne sont que blessés, mais ils seront achevés par les Allemands.

Un monument portant leurs noms, est adossé au mur du cimetière de Monassut, au bord de la route.

Combat de rencontre à Monassut, le 13 juillet 1944

La région nord-est de Pau va être à nouveau le théâtre d'autres affrontements.

Le 12 juillet, les chefs Boutin et Viltard de la compagnie Dupont, reçoivent l'ordre de se rendre dès le lendemain avec leurs hommes, au sud de Sedzère pour y réceptionner un important parachutage.

A cette date, la section Boutin après avoir quitté le secteur de Moncaup, se trouve depuis 48 heures au P.C. de la compagnie, à Crouseilles, tandis que la section Viltard cantonne assez loin au nord-ouest dans la région de Castelpugnon. Pour cette mission, le détachement est placé sous les ordres de l'adjudant Sarrazin et doit se regrouper dès que possible au village de Lalongue à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest du P.C. L'itinéraire prévu passe intentionnellement par des petites routes secondaires plus sûres ; il est jalonné par les localités de Lussagnet, Monassut, Gerderest, Abère et Sedzère.

Il est sept heures ce 13 juillet, veille de notre fête nationale, la colonne se met en place à la sortie sud de Lalongue. Le détachement comprend un groupe d'une vingtaine de cyclistes. Placé en tête, il va être chargé de reconnaître la route. Il est suivi par la V.L. Peugeot 202 conduite par Verdier où ont pris place Sarrazin et Langeles puis viennent les deux sections transportées par trois camionnettes et deux V.L. Le chef René Sarrazin est en serre-file du convoi. Chaque section est dotée d'une mitrailleuse Browning provenant de parachutages ; les hommes sont pour la plupart, armés de mitraillettes Sten et de quelques fusils. Les véhicules tous équipés pour fonctionner au gazogène, donnent quelques difficultés de mise en route. Néanmoins à huit heures, la colonne est prête à faire mouvement. Sarrazin après avoir donné ses dernières instructions, ordonne le départ.

Voici selon divers témoignages et en particulier celui de René Sarrazin, comment se sont déroulés les événements.

Vers 9 heures, le détachement précédé par le groupe de cyclistes, après avoir traversé Monassut, arrive au carrefour formé par la D. 211 et la D. 943 (anciennement N. 643), à la sortie sud du village.

Le groupe de cyclistes après s'être assuré que la voie est libre, s'engage sur cette ancienne nationale qu'il doit rapidement franchir pour prendre à deux cent mètres, une petite route intercommunale menant à Gerderest. Aucune circulation ; tout se passe bien.

Sarrazin qui vient de voir disparaître la dernière bicyclette, s'engage à son tour sur la nationale. Il s'aperçoit alors que la colonne ne suit pas. Il fait ranger la V.L. sur le bas côté de la route, revient à pied en arrière et se rend compte que les véhicules sont arrêtés à cinquante mètres, à hauteur du cimetière où la camionnette de tête est en panne. Sur ces entrefaites, Viltard rejoint Sarrazin et lui propose d'aller couper les fils téléphoniques à la cabine de la poste afin d'éviter que leur présence ne soit éventuellement signalée par quelques mal intentionnés. Entre-temps, la camionnette est dépannée, il est près de 9 h 45, la colonne reprend sa marche. A cet instant Sarrazin aperçoit au loin sur la nationale à sa droite, des camions roulant dans sa direction. Pas de doute pense-t-il, ce sont des Allemands.

En quelques instants il se rend compte qu'il est impossible de franchir le carrefour car il serait immédiatement sous le feu de l'ennemi, ni de faire demi-tour car il n'en a pas le temps, sur cette route étroite.

La décision est prise d'engager le combat afin, pense Sarrazin, de stopper l'ennemi et l'obliger à se replier, supputant que les Allemands ne sont pas en force.

Verdier et Lengeles qui attendaient dans la V.L., se replient rapidement laissant la voiture sur la nationale. Les dispositions de combat sont immédiatement prises, les deux mitrailleuses sont mises en batterie sur le talus de part et d'autre de la D. 211 battant convenablement le carrefour et la nationale. L'une est servie par Dechau, l'autre par Lagrave. Les autres chasseurs avec Boutin, prennent position un peu en arrière à hauteur du cimetière tandis que Viltard avec ses hommes, s'abrite derrière des sapins. Tous s'apprêtent à faire face.

Sarrazin et ses amis ignorent que l'adversaire est composé d'une forte colonne de 57 camions de troupe allemande, de deux camions chargés de miliciens, le tout appuyé par deux automitrailleuses.

En tête de la colonne ennemie se trouve une V.L. où les passagers donnent l'impression d'être intrigués par la présence de la voiture abandonnée par Sarrazin dont le capot est orné d'un drapeau tricolore.

Lorsqu'elle arrive à hauteur du carrefour, Sarrazin avec sa mitraillette ouvre le feu le premier. Les deux mitrailleuses en font autant à leur tour. Les passagers qui se trouvent seulement à une vingtaine de mètres sont anéantis. Puis le tir est dirigé sur les camions d'où sautent les soldats et les miliciens. Un groupe ennemi essaie à l'abri d'un talus de neutraliser nos armes automatiques mais il est cloué au sol. Cependant notre camarade Chourret est assez sérieusement blessé, il se replie.

Appuyés par le feu des deux automitrailleuses, les miliciens tentent à leur tour un assaut de la position tenue par nos éléments mais ils sont également stoppés. C'est alors que les engins blindés ennemis se rendant compte de l'absence d'armes anti-chars, abordent le carrefour et prennent directement sous leurs feux nos tireurs. La position devient alors intenable ; Sarrazin donne l'ordre de repli. Mais

le tir ennemi creuse nos rangs. René Cristol chargeur de la mitrailleuse servie par Lagrave et Gaston Dechaud tireur de l'autre pièce, sont mortellement blessés à leur poste de combat ainsi que quelques instants plus tard l'adjudant Emile Le Molgat qui de la camionnette approvisionnait en munitions les mitrailleuses.

Guy Lagrave qui seul à sa pièce tient toujours en respect les attaquants, ne se replie pas malgré les ordres, il faut l'intervention de Sarrazin pour qu'il décroche. Le chasseur Sarrazin, l'homonyme du chef de détachement est assez sérieusement touché mais peut se replier aidé de ses camarades. Marcel Lamarque, immobilisé par une haie d'aubépines au moment de décrocher, est sérieusement blessé ainsi que son camarade Jean-Marie Clos-Pucheu. Tous deux dans l'impossibilité de bouger, vont être achevés par leurs odieux adversaires. De même, sept camarades vont trouver la mort au cours de cette phase du combat, ce sont : l'adjudant-chef Jean Boutin, le sergent Pierre Gaillot, les chasseurs Pierre Cazaubon, Roger Abadie, Gérard Langeles, Jean-Louis Lebleu et Paul-Aubert Salles. Tous ces corps seront retrouvés le visage défiguré par l'ennemi.

Une stèle portant le nom de nos courageux camarades de combat est adossée au mur du cimetière de Monassut, au bord de la route. Elle témoigne qu'en ces lieux, des patriotes n'ont pas hésité à faire le sacrifice de leur vie pour rendre à la France sa dignité et sa liberté.

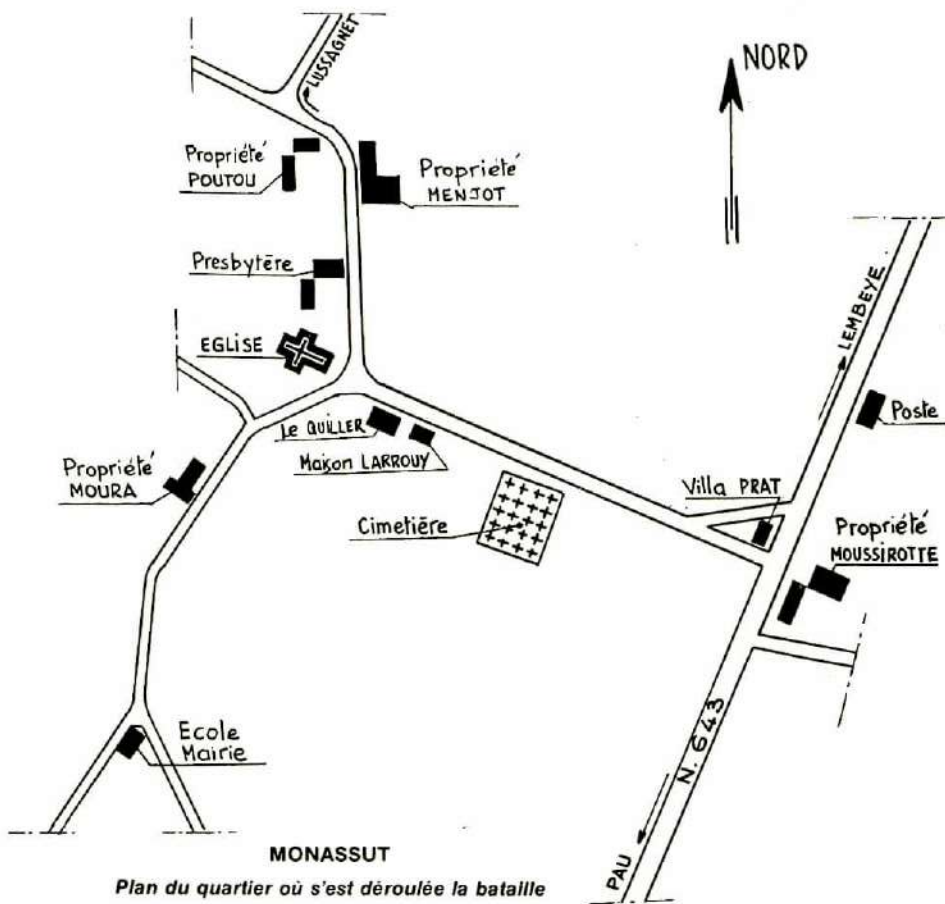
A noter qu'un certain nombre d'habitations proches des lieux de combat ont subi quelques dégâts à la suite de l'éclatement des obus et de l'intensité des tirs tandis que la population apeurée se terrait dans les maisons.

Le restant du détachement réussit à se replier sans autre dommage en longeant le mur du cimetière tandis que René Sarrazin et Eischen soutenant les deux blessés Chourret et Sarrazin, empruntaient un petit chemin derrière l'église et se réfugiaient dans un petit bois. Chourret va être acheminé à l'aide d'un chariot à Morlaas et confié au docteur Menjot qui lui donnera les premiers soins. Sarrazin sera évacué sur Pau.

Mais qu'est donc devenu le groupe cycliste au cours de ce combat ? Celui-ci, avait continué sa route aussitôt franchie la nationale, pensant que le reste de la colonne allait suivre. Il était déjà loin lorsque les premiers coups de feu ont été échangés avec les Allemands et sur le moment le chef de détachement ne se rendit compte de rien.

Le général CERONI
rédacteur de l'historique
du Corps Franc Pomiès





LES 12 SOLDATS MORTS A MONASSUT LE 13 JUILLET 1944

ABADIE Roger-Lucien-Louis

né le 10 novembre 1910 à PIERREFITTE-NESTALAS, Hautes Pyrénées, époux de Marthe Alice LAHON-LABORDE.

BOUTIN jean

né le 24 juin 1897 à LUSIGNAN, Vienne.

CAZAUBON Pierre

date de naissance et domicile inconnus

CLOS-PUCHEU Jean-Marie Gilbert

né le 12 septembre 1921 à MAUBOURGUET Hautes-Pyrénées

CRISTOL René

date et lieu de naissance inconnus

DECHAUD Gaston Alfred

né le 3 août 1898 à PARIS

GAILLOT Pierre-Paul

né le 14 avril 1910 à SASSANGY , Saône et Loire

époux de BARTHELEMY Germaine

domiciliée à 54600 VILLERS LES NANCY, Meurthe et Moselle.

LAMARQUE Marcel-Paul

né le 29 octobre 1916 à TARBES, Hautes-Pyrénées.

LANGELEZ Gérard-Robert-François

né le 24 septembre 1924 à SEMEAC, Hautes Pyrénées.

LEBLEU Jean-Louis-Maurice

né le 19 janvier 1921 à BAILLEUL, Nord.

LE MOLGAT Emile-Edmond-Vincent

né le 1 novembre 1910 à QUEVEN, Morbihan.

SALLES Aubert-Paul-Gaston.

né le 27 octobre 1924 à SEMEAC, Hautes Pyrénées.

Récit de BOURTOULE Louis
recueilli par Monsieur MOUSQUES

Le 13 juillet 1944 la section SARRAZIN-BOUTIN stationnait dans la région de LALONGUE. Elle reçut l'ordre de se rendre dans la région de GARDERE. pour recevoir des parachutages.

La section VILTARD qui campait également dans la région devait se joindre à nous; ce convoi composé de six véhicules était commandé par le chef René SARRAZIN.

Tout se passait très bien, une patrouille cycliste avançait la colonne et avait pour mission de nous prévenir au moindre incident.

Aux environs de 11 heures nous allions franchir la route Lembeye-Pau au sud du village de Monassut. Le capion sur lequel était placée une mitrailleuse et commandée par LE MOLGAT tombe en panne une centaine de mètres avant le carrefour. SARRAZIN et VILTARD se portent en tête du convoi et sitôt à la route, ils aperçoivent les allemands à très peu de distance; impossible de faire demi-tour ou de reculer; il faut engager le combat.

Dès que les dispositions sont prises, SARRAZIN commande alors d'ouvrir le feu. Lui-même avec sa mitrailleuse neutralise les voitures de tourisme qui se trouvent en tête. Mais les soldats nazis ne s'en laissent pas conter. Ils réagissent de suite et c'est un feu nourri de mitraillettes, mitrailleuses et canons de 37 m/m qui tombe sur nous.

A forces inégales, nous ne pouvions tenir longtemps et SARRAZIN voyant la situation donne l'ordre de se replier.

LE MOLGAT est tué à sa mitrailleuse. BOUTIN, SALLES, LANGELEZ et CRISTOL empruntent un champ de blé mais le feu des mitrailleuses ennemies les clouent au sol. LAMARQUE est abattu dans le fossé presque à hauteur du cimetière.

Avec GIL nous empruntons un chemin de repli à droite de la route menant au village et nous réussissons à passer vers le presbytère où nous trouvons Charly SARRAZIN grièvement blessé. Nous le ramenons vers une maison où il est soigné par des gens très jeunes.

La patrouille cycliste ayant traversé la route Lembeye-Pau n'a pas participé au combat. Les hommes restant de ces deux sections ainsi décimées par cet accrochage se sont présentés deux jours après à des groupes cantonnés dans la région. Les véhicules, une partie de l'armement et des vivres ont été récupérés par les allemands.

Parmi les survivants je me souviens de EISCHEIN, LORGUES tué plus tard en Indochine, et Jean-Pierre VERDIER qui était le chauffeur de la voiture du chef René SARRAZIN.



CLOS-PUCHEU Jean-Marie
né le 12 septembre 1921 à Maubourguet (HP)
Mort le 13 juillet 1944 à Monassut



LANGELEZ Gérard
né le 24 septembre 1924 à Sémeac (HP)
Mort le 13 juillet 1944 à Monassut.



LAMARQUE Marcel
né le 29 octobre 1916 à Tarbes (HP)
Mort le 13 juillet 1944 à Monassut



SALLES Aubert
né le 27 octobre 1924 à Semeac (HP)
Mort le 13 juillet 1944 à Monassut



BOUTIN Jean
né le 24 juin 1897 à Lusignan (Vienne)
Mort le 13 juillet 1944 à Monassut



René SARRAZIN
Chef d'une des deux sections qui ont
combattu à Monassut le 13 juillet 1944.



Prosper CHOURRE
Combattant blessé à Monassut le 13 juillet
1944.



Guy LAGRAVE
a combattu à Monassut le 13 juillet 1944



Christian GAUDIN
a combattu à Monassut le 13 juillet 1944



Louis BOURTOULE
a combattu à Monassut le 13 juillet 1944



Groupe de résistants se trouvant à MONASSUT le 13 juillet 1944
Christian GAUDIN, LEMERCIER, Robert EICHEIN, DUCO, MOUTOUÉ,
Henri BAZERQUE. (Photo prise à Lespielle en 1944)



Raymond SARROT (1940-1981)
Maire de MONASSUT de 1971 à 1981 par la volonté de qui cette plaquette a pu voir le jour



Inauguration de l'avenue du Corps franc Pommiès le 16 juillet 1972.
De gauche à droite : Monsieur l'abbé BORDENAVE curé de Monassut en 1944, Monsieur le Préfet des P.A., Monsieur Marcel RAULET ancien maire de Monassut, Monsieur Pierre SALLENAVE député des P.A. et Raymond SARROT maire de Monassut.



Inauguration de l'avenue du Corps Franc Pommiès
Vue du cortège se rendant au cimetière.

MINISTÈRE DE LA GUERRE

Direction des Forces
Françaises de l'Intérieur

Paris, le 10 Décembre 1944

EXTRAITS DE L'ORDRE GENERAL No. II
CONCERNANT LA XVII^e REGION

Le Général JOINVILLE, Directeur des
Forces Françaises de l'Intérieur

CITE A L'ORDRE DE LA DIVISION

SARRAZIN René

"Chef de section remarquable pour son courage et son esprit d'initiative. Au cours d'un déplacement de deux sections attaqué sur route par un convoi de 60 camions allemands le 13 Juillet 1944 à MONASSUT (B.P.), a mis rapidement sa section en position de combat malgré le tir de l'ennemi. A commandé le feu de ses deux mitrailleuses sans souci du danger, brisant deux fois l'assaut de l'ennemi et laissant plus de 80 Allemands sur le terrain."

CES CITATIONS COMPORTENT L'ATTRIBUTION DE LA CROIX DE GUERRE AVEC ETOILE D'ARGENT.

Pour Ampliation
Le Lieutenant-Colonel BLANCHET
Chef du Bureau Personnels
Chancellerie

Pour le Ministre de la Guerre et par
Délégation
Le Général JOINVILLE, Directeur des
Forces Françaises de l'Intérieur
Signé: JOINVILLE

50 REGION MILITAIRE

B/MR A

EXTRAIT CERTIFIE CONFORME

ETAT - MAJOR
Chancellerie

Toulouse, le 17 Décembre 1948

Tél. 249-51-Poste:20

Le Général de Corps d'Armée d'ANSELME
Commandant la 50 Région Militaire

No. 50722 /CH-PM

P.O. Le Chef de la Chancellerie

Signé: Illisible

Cachet: 5^{ème} Région Militaire
Etat - Major

délégation du Cercle de Prüm

COPIE CERTIFIEE CONFORME:

Schönecken, le 25 Avril 1949

L'Administrateur BIAGINI
Délégué du Cercle de Prüm.



MCD //

GENDARMERIE NATIONALE

CENTRE ADMINISTRATIF ET TECHNIQUE
DE LA GENDARMERIE NATIONALE

Etat-Major - Service des Archives

Route de Mauvières - 36300 LE BLANC
Tél. (54) 37.17.73 - Poste 396

Le 15 septembre 1982

n° 7378 /2.EM.ARCH.

CLASS : 31.32 A

COPIE CERTIFIEE CONFORME

D'UN EXTRAIT DU RAPPORT N° 782/2 EN DATE
DU 13 JUILLET 1944 DE LA SECTION DE GEN-
DARMERIE DE PAU (Pyrénées-Atlantiques)
RELATIF AUX OPERATIONS DE POLICE EFFECTUEES
PAR LES TROUPES ALLEMANDES DANS LE CANTON
DE LEMBEYE.

"Le 13 juillet 1944, vers 10 heures 30, un détachement de troupes Allemandes suivait la route Nationale n° 643, dans la direction de PAU, à MONASSUT, Canton de LEMBEYE. A hauteur de la poste de cette localité la colonne Allemande s'est arrêtée pour contrôler deux individus qui ont sorti chacun un revolver. Ils ont été abattus par les Allemands avant qu'ils aient pu faire usage de leurs armes.

Une action s'est alors engagée contre des éléments de troupe de la résistance et les Allemands au cours de laquelle il y a eu douze tués parmi les partisans et les Allemands se sont emparés de cinq véhicules auto.

Aucune représaille n'a été exercée contre la population.

La Gendarmerie de LEMBEYE procède aux constatations".

Le Lt-Colonel BERGEOT, Commandant
p.i le Centre Administratif et Technique
de la Gendarmerie Nationale.





Stèle édifée en 1945 à la mémoire des martyrs de la bataille de Monassut.



Tombes de René CRISTOL, Gaston DECHAUD, et Jean BOUTIN dont les corps reposent toujours au cimetière de MONASSUT



Tronçon Ouest de l'avenue du C.F.P. à Monassut



Tronçon Est de l'avenue du C.F.P. à Monassut, point chaud de la bataille du 13 juillet 1944



Rue Marcel LAMARQUE à TARBES



Rue Jean CLOS-PUCHEU à Maubourguet



Rue Aubert SALLES à SEMEAC



Rue Gérard LANGELEZ à SEMEAC

Récit de Monsieur LAGRAVE Guy

recueilli par Monsieur MOUSQUES

Le 13 juillet 1944, deux sections du Corps Franc Pomiès opérant dans la région de Lembeye faisaient mouvement sur Gardères et les environs pour participer à des opérations de parachutages destinés au C.F.P.

Ces sections étaient commandées par les chefs SARRAZIN et BOUTIN pour la première et par le chef VILTARD pour la deuxième. Elles étaient cantonnées aux environs de Lalongue.

Le rassemblement devait avoir lieu à Lussagnet, petit village au nord de la route Pau-Lembeye. La colonne composée de 6 véhicules environ fait une halte à la sortie sud-est de Monassut sur le tronçon de route droite devant le presbytère du village. Cet arrêt consistait à un regroupement impeccable pour effectuer dans de bonnes conditions le franchissement de la route Lembeye-Pau et que le convoi devait emprunter sur une distance de quelques centaines de mètres pour tourner ensuite à gauche en direction de Gerderest. Une patrouille cycliste avait effectué une reconnaissance des lieux, rien d'anormal et le convoi reprend sa route, sur la défensive au cas où un accrochage avec l'occupant se produise. Un événement imprévu vient alors immobiliser le deuxième camion de la colonne, « La panne ». Arrêt du convoi.

Hélas, c'est à ce moment qu'un agent cycliste de la patrouille précédant les camions annonce : « les allemands sont là ». Aussitôt SARRAZIN qui se trouvait en tête du convoi, à quelques mètres du carrefour fit prendre les dispositions de combat et lui-même ouvrit immédiatement le feu sur les trois premières voitures de tourisme qui précédaient la colonne de nombreux camions allemands. Ces troupes bien supérieures en nombre, en armement et en matériel étaient formées d'hommes bien entraînés à la guérilla. Ils se déployèrent et tentèrent d'encercler nos pauvres chasseurs. SARRAZIN après avoir lancé son mot d'ordre allait se

trouver pris dans un étau, car si les trois voitures de tête avaient été surprises par les rafales de mitraillettes de « René », les survivants (pas nombreux) mais surtout les hommes qui se trouvaient dans les camions se faulfilèrent aussitôt dans la verdure et en feux croisés balayèrent tout le terrain en culture se trouvant juste en face du bureau de la recette postale.

J'étais, avec CLOS-PUCHEU et PAQUET à l'angle du petit chemin qui passe à l'est de la maison faisant office de carrefour, sur la route de Monassut. C'est un feu nourri de ma mitrailleuse qui protégea SARRAZIN et lui permit alors de se replier. Prosper CHOURRE qui avait rampé dans le fossé se trouvait plus en avant. Il se fit repérer bien vite car ses tirs précis faisaient mouche. Il fut blessé dès le premier coup de feu ; il eut quand même la force de se reculer. Il continua son repli, soutenu par ses camarades. Une balle dans le poumon gauche, crachant le sang et titubant, il fut secouru par Monsieur le curé de Monassut qui lui fit avaler une bonne rasade de « gnole » (CHOURRE s'en souvient).

Avec PAQUET nous pûmes nous replier sans incident. La mitrailleuse que je ne voulais pas abandonner et mon désir de me camoufler m'inspirèrent l'idée de prendre le chemin à gauche de l'église, chemin en légère montée, et je me réfugiai un instant dans une ferme dont je ne me souviens plus du nom. Je cachai mon arme, pris un verre de vin, une trousse de pansements que les habitants de la ferme me remirent et ne voulant pas compromettre mes hôtes, j'errai dans la nature à la recherche de mes camarades qui comme moi avaient réussi à sortir de cet enfer. PAQUET partit, traumatisé par cette fusillade meurtrière.

CLOS-PUCHEU avait emprunté le fossé qui se trouve sur la partie droite du chemin allant vers Monassut et fut blessé en passant dans une vigne. Les allemands le récupérèrent et l'emmenèrent sur la route nationale où il fut froidement abattu et allongé à côté de ses camarades. LE MOLGAT Emile fut tué à son poste de combat à la mitrailleuse ; son tir empêcha un moment les soldats ennemis d'emprunter le chemin allant au village.

Avec quelques camarades nous avons caché nos armes en bordure d'un bois sur la gauche de Monassut et le surlendemain nous avons rejoint le groupe NAVARRO à Lespielle. Il y avait avec moi : ABER-KADER, EISCHEN, GAUDIN, HOURCADE, LEMEUNIER et d'autres dont je ne me souviens plus les noms. D'autres encore traumatisés huit jours après, se présentèrent dans d'autres groupes stationnés dans la région. Le regroupement de tous ces éléments mit fin plus tard à la vie du maquis et tous ces jeunes continuèrent la lutte contre l'envahisseur.

Une ombre au tableau, je me souviens de ces douze corps identifiés sur le bord de la route. Les habitants de Monassut se ressaisirent vite et par ci par là on chercha des planches et beaucoup de gens œuvrèrent à la confection des cercueils.

Des obsèques très émouvantes furent célébrées à ces douze héros dont les noms resteront à jamais inscrits en lettre d'or sur la stèle devant le cimetière de ce petit village de Monassut qui n'oublie pas cette journée et qui tous les ans participe à cette cérémonie.

Récit de Monsieur CHOURRE Prosper

recueilli le 20/7/1982

Prisonnier en 1939 je m'évade et je rejoins le Corps Franc Pommiès. Nous avons tous un surmon. Moi c'est «LAPOINTE». Dans ma section je ne connais par le vrai nom que mon cousin. Il s'appelle Guy LAGRAVE.

Nous étions 35 environ et nous venions des environs de Portet précédés par une voiture à cheval et un groupe cycliste.

A Monassut nous avons été surpris par un convoi de 2000 allemands. Avec LAGRAVE nous avons installé la mitrailleuse près de la maison du coin et nous avons tiré. J'ai été blessé presque aussitôt. Une balle m'a traversé la poitrine à deux centimètres du cœur. LAGRAVE est resté à la mitrailleuse et je me suis replié vers le cimetière et vers le presbytère. Monsieur le curé m'a donné un petit verre et m'a dit de filer par derrière avec les autres.

Après je ne me souviens pas très bien. Je crois que nous sommes partis vers Morlaas. Avant d'arriver j'ai été soigné par le maire d'un village qui m'a fait un pansement avec un drap de lit.

Le mois d'octobre 1944 avec quelques camarades nous avons été chercher le corps de Jean-Marie CLOS-PUCHEU dans le camion de Monsieur GOMIS de Maubourguet.

Paru dans

« PRESENCE ATS N° 43 de septembre 1979 »

Le dernier combat

Il faisait beau en ce matin du 13 juillet 1944. le soleil inondait de ses chauds rayons une nature toute ruisselante de lumière et de parfums. Les dernières gouttes de rosée frémissaient au bord des tiges frêles et, avant de s'évaporer dans l'azur, jetaient leurs derniers feux.

Il était près de onze heures. Dans un nuage de poussière dorée, une file de 6 camionnettes entrait à MONASSUT, dans les Pyrénées-Atlantiques, non loin de la limite de notre Bigorre. MONASSUT ! petit village inconnu, inondé jusqu'ici de paix et de lumière, tu vas rejoindre désormais l'infini cortège de tous les autres petits villages qu'à travers les siècles la fureur meurtrière des hommes a désigné pour être inscrits dans l'Histoire. Pour toi, rien ne sera plus pareil. Ton bonheur tranquille est fini ! Ton nom restera imprégné, pour toujours, d'un goût amer de sang et de larmes.

A voir le visage hirsute et mal rasé des hommes entassés dans les voitures, on eut pû se croire en présence de bandits de grands chemins venant effectuer quelques mauvais coup. Pourtant aucune lueur mauvaise ne se voyait dans leurs yeux. Leur regard rayonnait d'une pure lumière pleine d'espoir et d'idéal. Sous la barbe et la poussière, on devinait des êtres jeunes, remplis de vie et d'enthousiasme débordant.

C'étaient des maquisards ! Des maquisards avec tout ce que ce terme peut évoquer de souffrance, de privations, de luttes et de rêves épiques. ils étaient là, une trentaine au plus, dans des camionnettes chargées d'armes et de munitions. Ils rejoignaient par ce chemin caillouteux le PC de leur « maquis » transporté dans le petit village de GERDEREST. Venus de CLARACQ, ils avaient traversé TARON, LALONGUE, LUSSON, LUSSAGNET, allaient dépasser MONASSUT, puis, traversant la route nationale de PAU à MAUBOURGUET, prendre le chemin qui mène à GERDEREST.

A la sortie de MONASSUT, un obstacle se dresse devant eux : un raidillon. Les voitures lourdement chargées l'attaquent avec peine mais les moteurs fatigués n'en peuvent plus et calent. Impossible d'aller plus loin ! Tant pis on aura un tronçon de cette route à faire à découvert pour atteindre le chemin de GERDEREST. « demi tour et face à l'église ! » a crié le chef du convoi. Toutes ces manœuvres prennent un bon quart d'heure. Enfin les voilà prêts à partir. Les 6 camionnettes s'ébranlent dans un nuage de poussière.

Soudain, venant des premières voitures, des cris terribles déchirent l'air comme des coups de fouet : « Les Boches ! Les Boches ! Les Boches ! »

Trois camions allemands, pleins de soldats, qui passaient sur la grand'route, ont vu de loin la caravane et foncent à sa rencontre.

Les Boches ! Il faut se battre ! Marcel LAMARQUE bloque sa voiture face au cimetière, saute, un fusil mitrailleur à la main et se met en position de combat sur le côté du chemin. Des camionnettes jaillissent des maquisards armés de mousquetons, de revolvers, de mitraillettes. Cela forme une guirlande de feu qui couvre le chemin jusqu'à l'église. La fusillade crépite. Les Allemands attaquent à la mitrailleuse, au fusil, à la grenade. Marcel LAMARQUE est là, la main crispée à la poignée de son arme et tire, tire. des rafales de balles miaulent à ses oreilles comme des essaims de mouches de mort. Il tire, tire ! Il tirera tant qu'il aura des cartouches ! Après ? A la volonté de Dieu !

Bien nourri au début, le tir des maquisards pourtant se ralentit. Certains ont épuisé leurs munitions, d'autres ont réussi à se faufiler et à décrocher. Une douzaine reste là, échelonnée jusqu'à l'église. Des soldats allemands sont tombés, nombreux, mais les autres sont bien retranchés. Une mitrailleuse française se tait, sinistrement muette. Un corps kaki s'affaisse dans un sanglot de sang ! Un autre, un autre encore ! Marcel LAMARQUE tire en rafales de plus en plus espacées. Il sait que c'est fini. Il comprend qu'il va mourir ! En une seconde, il revoit les visages aimés qu'il va quitter pour toujours : ses parents qui l'ont tant choyé, sa femme qu'il adore, ses trois petits qui jouent peut-être en ce moment sans se douter que leur papa est là, couché sur le chemin et qu'il va mourir. Ses yeux s'emplissent de larmes et un sanglot rauque monte à sa gorge. Il va mourir ! Sa jeune vie bouillonne en lui et il pleure parce qu'elle va le quitter !

Près de lui un corps s'écroule dans un hoquet. Combien restent-ils encore à tirer ? Trois, quatre peut-être ? Il sait que c'est inutile mais il continue à se battre jusqu'au bout. Une autre rafale ! Une autre encore et c'est fini ! Son doigt presse désespérément la détente. Plus rien ! Son chargeur est vide !

Dans un dernier réflexe de conservation, il se lève pour essayer de fuir à son tour. Une rafale l'atteint au ventre et il s'écroule dans un « aah » ! déchirant. C'est fini ! L'un après l'autre les douze héros sont tombés. L'un après l'autre les fusils français se sont tus ! Une mitrailleuse allemande tire encore sur l'église, bêtement. Et puis c'est le silence des armes. Un tragique silence martelé par des cris de haine qui insultent, par des coups de crosse qui s'acharnent sur les visages, par des claquemets de pistolets qui achèvent les blessés et les morts, indistinctement.

L'abbé BORDENAVE, curé de MONASSUT, s'est avancé sur le chemin fatal pour donner l'absolution aux douze pauvres martyrs. Un officier allemand intervint alors. « Laissez cela mon père, ces terroristes m'appartiennent ! Non Monsieur ! vivants, ils vous auraient appartenu... peut-être, mais morts, ils appartiennent à Dieu ». Et sans attendre de réponse, il allongea sur la route les dépouilles encore chaudes.

Marcel LAMARQUE était recroquevillé sur lui-même et ce fut avec peine qu'il parvint à détendre ses membres déjà roides.

Pauvre Marcel ! Son visage plein de soleil avait échappé à l'insulte des crosses. Tourné vers l'azur, il avait cette illumination des lendemains de combats, de victoires. On eut dit que quelque grand rêve était venu le visiter dans son dernier sommeil et lui avait fait entrevoir un avenir de liberté et d'espérance.

Les Allemands sont partis emmenant leurs blessés et leurs morts. Le combat avait duré une heure, à peine. Un oiseau se mit à chanter et les grillons, un moment interrompus par cette agitation des hommes, reprirent leur conversation stridente dans les prés. La nature ne se souvenait déjà plus qu'un drame atroce s'était déroulé ici.

Le prêtre, avec l'aide de quelques habitants de MONASSUT, a enlevé les corps et dressé dans l'église une chapelle ardente. Il a recueilli, pour les envoyer aux familles, les pauvres reliques que ces garçons portaient sur eux : une photo de femme, une boucle blonde d'enfant, un porte bonheur, toutes ces choses intimes que l'on aime revoir dans les moments de cafard et qui sont une présence qui rassure et encourage.

L'après-midi s'achève et presque sans transition le chemin s'emplit de ténèbres. On dirait que la nuit se hâte de baisser ses paupières d'ombre pour effacer les mares de sang qui gisent çà et là. Les étoiles s'allument au ciel de velours comme des larmes de feu d'un immense drap mortuaire. C'est fini ! Tout se noie dans une paix éternelle. Dans la petite église, les morts eux-mêmes semblent dormir. C'est fini !

Trente cinq ans sont passés et ce chemin funèbre, goudronné aujourd'hui, se souvient encore. Une stèle rappelle qu'à cet endroit est tombé, à 28 ans, avec 11 de ses camarades, notre ami Marcel LAMARQUE.

Rodolphe BACARAT

Monsieur l'abbé BORDENAVE, curé de MONTANER actuellement, était curé de MONASSUT en 1944; lui aussi eut à souffrir des tracasseries allemandes aussitôt après la bataille; voici le récit qu'il a bien voulu nous faire à ce sujet.

Comme tous les jeudis j'avais assuré mon cours de catéchisme ce 13 juillet 1944 et les enfants étaient rentrés chez eux. Monsieur Jean-Marie PALUÉ et son ouvrier Jean CAZABAN faisaient des travaux de maçonnerie chez moi au presbytère. Vers dix heures trente un convoi de maquisards passa devant le presbytère et peu de temps après s'engagea la bataille qui est racontée par ailleurs. Au bout d'un moment un maquisard blessé se présenta chez moi : c'était Prosper CHOURRE ; je lui servis un verre d'eau de vie et il prit la fuite immédiatement en direction du pigeonnier. A la fin de l'accrochage quelques soldats allemands, à leur tour, firent irruption chez moi ; ils visitèrent de fond en comble toutes les pièces du presbytère sans succès pour eux. Ils voulurent enfin visiter l'église pensant qu'une mitrailleuse était installée dans le clocher ; celui-ci était toujours fermé à clé par mes soins puisque c'est moi-même qui assurais la mise à l'heure de l'horloge. Avec anxiété je montai vers le clocher accompagné des allemands pour accéder à leur exigence ; c'est avec beaucoup de soulagement que je constatai que la porte n'avait pas été forcée ; n'ayant rien trouvé là non plus, les allemands nous emmenèrent vers la route nationale pour un contrôle d'identité. Plusieurs cadavres de résistants gisaient sur le bord du chemin tout au long de ce parcours ; après quelques petits problèmes personnels lors de ce contrôle, les occupants nous autorisèrent à repartir.

Arrivé au presbytère, je constatai que des provisions avaient disparu ; je repartis vers la route nationale afin de signaler ce fait à un officier ; après quelques palabres avec ses subordonnés ce dernier m'éconduisit vertement en me lançant : « Partez et vite ment ».

Je m'exécutai et je rentraï au presbytère.

Abbé BORDENAVE

Récit de Madame Françoise MOURA de MONASSUT

Il était 10 heures 30 ce 13 juillet 1944 ; je préparais le repas de midi car j'avais du monde pour manger. Michel MOURA, mon beau père, gardait les vaches au champs devant l'église ; dès que la fusillade a commencé il a rentré son troupeau parce que les balles commençaient à siffler de tous les côtés.

A partir de ce moment-là nous sommes tous rentrés dans la maison pour nous regrouper et nous mettre à l'abri. Madame CROSNIER qui était là nous persuada de nous mettre sous l'escalier ; elle avait entendu dire que lors d'un bombardement l'escalier d'une maison restait toujours debout.

Après la bataille qui dura plus d'une heure, un groupe d'allemands vint fouiller la maison de fond en comble, inspectant même les lits. Ils demandèrent ensuite à mon mari, Pierre MOURA, de les accompagner au quiller afin de le visiter ; la bataille y avait fait beaucoup de dégâts, le toit était percé en plusieurs endroits, les portes et les fenêtres arrachées ainsi qu'un pan de mur.

Pendant ce temps j'allais voir ma mère qui habitait chez LARROUY tout près du quiller ; elle était restée au cœur de la bataille. Je la trouvais dans sa maison, apeurée, mais elle avait eu beaucoup de chance puisque la chaise sur laquelle elle était assise dans le jardin avait eu un pied sectionné par une balle ; ce qui l'amena à rentrer car elle voyait courir des soldats mais elle n'entendait pas la fusillade.

La vie reprit le dessus, mais avec la peur de représailles, car les allemands avaient promis de revenir. Le lendemain nous enterrions les morts.

Françoise MOURA

Témoignage de Madame CLOUTE Léonie

Ce jour-là 13 juillet 1944, vers 10 heures 1/2 ou 11 heures j'ai entendu les coups de feu. Je suis montée dans le bois à une cinquantaine de mètres de la maison pour voir ce qui se passait.

Tout de suite après la fin du combat j'ai vu deux hommes qui sont sortis du milieu du bois et qui sont venus vers moi. Ils m'ont dit qu'il y avait eu une bataille entre allemands et maquis.

L'après-midi j'ai vu arriver chez moi une douzaine d'hommes ; je ne me souviens pas s'ils sont venus ensemble. Ils ont accepté quelques victuailles et sont partis en vitesse dans le bois pour aller manger. Ils ont laissé des armes, une moto et quelques papiers appartenant aux morts de la bataille. Pierre, mon mari, a fabriqué une caisse, a mis les armes dedans et a été l'enterrer dans le bois ; la moto a été cachée dans le champ de maïs et les papiers ont été disposés dans un arbre creux au bord du chemin conduisant au bois.

Monsieur LAGRAVE de Lascazères était dans le groupe mais était arrivé seul. Dans l'après-midi il nous a demandé une fourche et un vélo puis est parti vers l'église pour aller reconnaître les morts.

La semaine après ils sont revenus à deux avec une voiture à cheval pour récupérer les armes. L'un des deux était noir. Ils sont revenus quelques jours après pour prendre la moto et une autre fois pour les papiers.

Témoignage de

Monsieur POUTOU Dominique de Monassut

Monsieur et Madame POUTOU Dominique habitent la première maison à gauche après le presbytère (dont ils sont distants d'une cinquantaine de mètres) sur la route de Lussagnet. Ils eurent à souffrir ce jour du 13 juillet de la rudesse de l'occupant, mais fort heureusement sans dommage. Voici le récit qu'ils ont bien voulu nous faire :

Bien avant midi, nous vîmes passer une voiture à cheval suivie quelques minutes plus tard par un groupe de cyclistes. Peu après encore, un convoi de voitures automobiles remplies d'hommes passait devant chez nous ; nous comprimes alors qu'il s'agissait de soldats du maquis.

Au bout d'un quart d'heure environ, nous avons entendu des coups de feu qui ont très vite doublé d'intensité et ça a duré environ une heure. Nos voisines Alice et Estelle MENJOT prises de peur sont venues se réfugier chez nous avec leur domestique ; mon voisin Jacques LACOSTE venu un peu auparavant m'aider à décharger de l'avoine, se trouvait également chez nous. On entendait les balles siffler ; quelques-unes tombaient sur le toit de la maison. J'eus alors l'idée de monter au grenier pour voir ce qui se passait ; je me suis mis au fronton à l'abri derrière la cheminée ; au premier abord, je vis ces pauvres jeunes hommes qui s'échappaient vers le haut, cherchant refuge derrière la grange de la propriété MENJOT. Les Allemands tirant sur la toiture de ce bâtiment, j'en voyais les ardoises se soulever sous le crépitement des balles.

Puis voyant des fantassins ennemis monter dans notre direction à travers le pré de la propriété MENJOT, je décidai de redescendre de mon poste d'observation pour avertir ma famille et les personnes qui se trouvaient chez nous. Peu de temps après, en effet, nous entendîmes du tapage dans la cour ; les Allemands étaient là. Comme la porte était fermée ceux-ci tirèrent d'abord une balle par la fenêtre en visant le plafond qui en porte encore la trace, puis trois autres à travers la porte dont une balle explosive que nous avons retrouvée sous le lit.

Nous avons alors ouvert la porte ; les Allemands étaient au nombre de quatorze et quelques-uns sont rentrés dans la maison ; ceux-ci ont donné l'ordre aux trois hommes que nous étions de sortir dans la cour et nous ont collés au mur de la forge. Celui qui semblait être le chef nous a questionnés avec insistance pour savoir si nous étions des maquisards. Nous lui avons affirmé le contraire et je crois qu'il a fini par comprendre.

Pendant ce temps, les autres soldats fouillaient entièrement la maison et la grange. Dès qu'ils eurent terminé, le chef nous donna l'ordre de rentrer dans la maison et de ne pas bouger. Il partit rendre compte à son supérieur et revint rapidement ; il fit partir ses soldats en direction du presbytère et entra de nouveau dans la maison nous faisant savoir que nous étions libres.

Comme il comprenait le français, nous avons alors échangé quelques mots, tandis qu'il posait son fusil sur la table en nous montrant sa cartouchière bien garnie. Il nous a demandé un coup à boire et une cigarette ; comme je n'avais que du tabac ordinaire, il m'a demandé si je voulais la lui rouler, ce que je fis espérant le voir partir rapidement. Mais il n'avait pas l'air pressé ; nous lui avons demandé s'ils avaient des morts de leur côté : il nous a dit qu'ils avaient un tué et un blessé. Il nous a ensuite raconté qu'il venait du front de Russie, et voyant ma petite fille de huit ans, nous a dit que lui aussi avait deux petites filles qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

Enfin on a sonné le rassemblement et cet homme est parti ; je crois que nous avons eu beaucoup de chance d'avoir eu à faire avec quelqu'un qui comprenait le français.

Témoignage de

Monsieur Jean CAZABAN

J'étais âgé de 18 ans et j'étais apprenti chez Monsieur PALUE.

Ce jour-là, 13 juillet 1944, nous étions tous les deux au presbytère de Monassut ; nous construisions le petit bâtiment qui se trouve au nord et qui abrite les toilettes. Les murs étaient faits et nous faisons le ferrailage de la terrasse.

Il était 10 heures ou 10 heures 1/4 environ lorsque est passée une voiture venant de Lussagnet, puis une deuxième et assez vite après une petite camionnette chargée de gens tenant leur fusil à la main comme s'ils étaient prêts à intervenir. Ça nous a paru bizarre.

Au bout d'un moment nous avons entendu des coups de feu isolés puis des rafales. J'entendais siffler les balles du côté de chez MENJOT. Monsieur l'abbé BORDENAVE nous a dit de nous mettre à l'abri et nous sommes descendus de la terrasse. Nous avons contourné le bâtiment pour rentrer par la porte côté ouest et là nous avons rencontré un homme affaissé et qui se disait blessé. L'abbé BORDENAVE lui a donné un verre ; l'homme lui a confié son veston et est parti. Ce veston contenait deux grenades et Monsieur l'abbé l'a jeté dans le jardin pour éviter d'être compromis. Nous sommes enfin rentrés et nous nous sommes cachés dans la première pièce à gauche. Nous avons attendu environ un quart d'heure. Nous entendions toujours les rafales.

Tout d'un coup, nous avons entendu frapper très fort aux deux portes en même temps et Monsieur le curé a répondu : voilà ! voilà ! Il a ouvert d'abord côté ouest et deux ou trois allemands sont rentrés. Monsieur l'abbé se dépêche pour aller ouvrir la porte principale mais il n'a pas le temps ; dans le couloir il se trouve nez à nez avec des soldats passés par la construction en cours.

Ils nous ont fait signe d'aller dehors et ensuite vers la route nationale. Un soldat nous accompagnait. A quelques mètres du portail du cimetière, à gauche en descendant, il y avait un mort dans le fossé. C'était le premier mort que je voyais. Vingt mètres plus loin il y avait deux corps, l'un sur l'autre, dans le fossé à droite. Sur le bas côté il y avait un tas de douilles ; cinquante mètres plus bas un autre tas plus important ; à la pointe du triangle de la villa (à l'ancienne bascule) il y avait une flaque de sang et les voitures du maquis étaient garées dans le chemin à gauche. Arrivés à la route nous tournons à gauche. Là, derrière la villa de chez PRAT, un allemand nous demande les papiers et après vérification il nous fait comprendre que nous sommes libres. En même temps d'autres allemands interrogent un prisonnier. Dans le fossé du côté de chez LAULHE gisait un autre mort.

Les coups de feu avaient cessé et nous sommes repartis vers l'église.

Devant nous, dans la même direction, les allemands poussaient un petit canon et quand nous sommes arrivés à leur hauteur ils nous ont fait comprendre que nous devons nous arrêter. Ils se sont installés à dix mètres du portail du cimetière pour tirer en direction du « pigeonier ». Le premier coup a été tiré trop à droite, le deuxième au coin du toit en bas à gauche puis plusieurs en plein dedans. Quand le tir a été fini nous avons pu passer et continuer notre chemin. Devant l'église les soldats ont demandé à Monsieur le curé d'ouvrir la porte. Monsieur l'abbé a été chercher la clé au presbytère et a ouvert ; puis les allemands ont visité l'église.

Ensuite je suis rentré chez moi, à pied, en passant par l'école. J'ai raconté chez moi ce que j'avais vu et l'après midi je suis revenu sur le lieu de la bataille pour aider.

Récit de

Monsieur Jean-Marie PALUE

Je travaillais ce matin-là au presbytère de Monassut avec mon ouvrier Jean Cazaban. J'ai vu passer un groupe de maquisards en vélo ; peu de temps après est arrivé un convoi comprenant cinq ou six voitures lourdement chargées qui se sont dirigées vers l'école. Elles n'ont pas pu monter la côte, elles ont fait demi-tour, sont reparties vers la route nationale et ont stoppé du côté du cimetière. La fusillade a éclaté quelques minutes plus tard et nous nous sommes dirigés vers l'intérieur. Un maquisard blessé est arrivé, Monsieur le curé lui a donné un verre d'armagnac et il est parti.

Vite après les Allemands sont arrivés, nous ont demandé les papiers, ont fouillé le presbytère et nous ont prié de les suivre pour vérifier nos pièces d'identité. Nous sommes partis en direction de la route nationale. Nous nous sommes arrêtés un grand moment devant l'église. C'est à ce moment-là que j'ai vu un soldat allemand sortant du presbytère avec une oie dans une main et un pot de graisse dans l'autre. Monsieur le curé l'a vu aussi et l'a fait remarquer à l'officier qui se trouvait là. Celui-ci a poussé un grand cri et le soldat a abandonné son butin sur le terrain.

Nous avons continué notre chemin ; j'ai vu un mort sur le côté gauche en face du cimetière puis un autre plus bas à droite ; nous sommes enfin arrivés sur la route où se tenait un groupe d'allemands qui a vérifié nos papiers. Après quoi nous avons été libérés et nous sommes repartis vers l'église. Les soldats cherchaient dans les maisons et on entendait encore des coups de feu.

Arrivé chez lui, Monsieur le curé a constaté qu'il lui manquait un jambon et il est reparti à la route pour se plaindre à l'officier qui se serait moqué de lui, lui disant « jambon c'est bon ». Après, sur un ton plus sévère il lui aurait demandé de rentrer chez lui.

Vers deux heures tout était fini. Les voisins commencent à arriver. Avec Marcel Raulet, Monsieur Monjoust et d'autres dont je ne me souviens plus très bien nous avons ramassé les morts. En fin d'après-midi quelques maquisards sont revenus pour nous aider.

Monsieur Abel BRUZOU maire de Monassut actuellement n'a pas vécu directement les événements du 13 juillet 1944; il était néanmoins maquisard au Corps Franc Pomiès sur un autre théâtre d'opération. C'est à ce double titre que nous lui avons demandé le texte qui suit.

Je voudrais rendre hommage au civisme, je dirai même au courage des habitants de ma commune après les événements relatés dans cet ouvrage. Allant à l'encontre des ordres reçus de l'occupant (fosse commune pour les terroristes et pas de cérémonie) et sitôt les identifications terminées avec l'aide des camarades du Corps Franc Pomiès, allait tout de même s'organiser la mise en bière; les douze cercueils allaient être fabriqués avec les moyens du bord, chacun apportant sa ou ses planches dans le petit atelier de Monsieur Monjousté, menuisier installé depuis peu dans la commune. Les plus qualifiés (dans ces moment-là il y en a beaucoup) se mettaient au travail. Il fallait faire vite car il faisait très chaud et la mort avait foudroyé ses victimes en pleine vie active. La grange du presbytère allait servir de chapelle ardente; une fosse commune était creusée mais toutefois avec douze sépultures individuelles. La cérémonie religieuse était assurée par l'abbé Bordenave qui avait manifesté déjà beaucoup de sang froid et de courage. Quelques temps après, certains corps furent récupérés par leur famille à l'exception de trois qui reposent toujours dans notre cimetière.

L'année suivante, en juin 1945, sous l'impulsion de deux conseillers municipaux, Elie Tisé et Marcel Raulet, (ce dernier devait rester maire de la commune de 1947 à 1971) une stèle commémorative était érigée contre le mur du cimetière face au lieu du combat. A cause des restrictions on ne trouvait pas de ciment à ce moment-là, mais l'abbé Bordenave, toujours lui, allait « se débrouiller » pour en procurer. Pour faire le béton, il y avait des volontaires plus que le nécessaire: tout le monde voulant participer. La pierre était préparée et gravée par Monsieur Escalé de Morlaas, et l'amicale du Corps Franc Pomiès qui venait de voir le jour participait financièrement à cette réalisation.

Le 14 juillet 1945 l'inauguration coïncidait avec le premier anniversaire; cette cérémonie allait se perpétuer d'années en années avec le même recueillement, la même ferveur et avec le même geste des enfants de l'école venant déposer des fleurs sur les tombes. Sans se lasser des femmes de la commune, anonymes et bénévoles, se chargeaient d'ajouter quelques fleurs et de les entretenir; l'anonymat ne m'interdit pas de remercier Camille, Manon et autres.

Cette stèle allait témoigner jusqu'à nos jours. Un nouveau maire, le regretté Raymond Sarrot allait donner une nouvelle impulsion dans le culte du souvenir. Cette plaquette et le nouveau monument sont le fruit de sa volonté.

Abel BRUZOU
Maire de Monassut Audiracq

Ecrit en 1975 pour le Congrès National du Corps Franc Pommiers

A TOUS NOS COMPAGNONS

Les bras chargés de fleurs,
A vous, je suis venue,
Les yeux remplis de pleurs,
Sur cette pierre nue,
Au nom du souvenir,
J'ai déposé ma gerbe.

Enfant de l'avenir,
Quand tu fouleras l'herbe,
Tout près du Monument,
Aux noms presque effacés,
Marche plus lentement
Ici..., l'air est sacré

Dany

Ecrit le 12 juillet 1945 pour le premier anniversaire

ILS SONT 12 HÉROS

Ils sont douze héros tombés pour la patrie,
Ils sont grands, pour nous tous, ils ont donné leur vie,
Ce champ où ils sont morts est un vrai champ d'honneur,
Ce chemin mitraillé ~~qui~~ les mena à la gloire,
Donnons leur une part très juste à la victoire
Ils nous l'ont préparée et sont morts au labeur.
Gloire aux douze héros tombés pour la patrie
Ils sont grands pour nous tous, ils ont donné leur vie.

Justin CLOUTE

Pour la réalisation de cette brochure nous tenons a remercier pariculièrement :

- Tous les témoins cités
- Monsieur COURBET Président National du C.F.P.
- Monsieur MOUSQUES ancien Président de l'Amicale du Corps Franc Pomiès des Hautes Pyrénées.
- Le Général CERONI
- Les familles des disparus qui ont bien voulu nous confier certains de leurs documents, notamment la famille CLOS-PUCHEU de Maubourguet et Madame Jeanine BOUTIN de Fresnes.
- Monsieur Georges LABORDE de Montardon qui a assuré bénévolement les reproductions photo.

Quant à l'étude et à la réalisation du monument commémoratif, nous nous devons également de remercier de tout cœur :

- Le Ministère des Anciens Combattants et Monsieur BLANC (Comité départemental d'Informations et d'Historique pour la Paix)
- Le colonel de LAPASSE (Souvenir Français)
- Le Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques
- Monsieur René CANTON auteur du projet
- La commune de MONASSUT-AUDIRACQ
- Madame Danièle TISNE, secrétaire de mairie
- Le jeune Pierre MOURA de Monassut pour la réalisation de la première maquette
- Monsieur Henri ABADIE, photographe
- Et tous les bénévoles qui ont participé aux divers travaux d'aménagement de l'ensemble.

**Le bureau de l'association
pour le souvenir du 13/7/44.**

INDEX ALPHABÉTIQUE

ABADIE Roger	p. 13 16 18
ABDER-KADER	p. 22
ALBERT (Chasseur)	p. 12 13
AUDOUIRE (Lieutenant)	p. 8 9
BACARAT Rodolphe	p. 26
BADIE Henri	p. 12
BALADE (Commandant)	p. 9
BARBE Maurice	p. 12
BENONY (Capitaine)	p. 11
BORDENAVE (Abbé)	p. 22 23 26 27 32 32 34 35
BORDIS (Chasseur)	p. 11
BOURTOULE Louis	p. 19
BOUTIN Jean	p. 12 13 15 16 18 20 21
BRUMOU Georges	p. 12
BRUZOU Abel	p. 35 2
CASSAGNET René	p. 12
CAZABAN Jean	p. 27 32 34
CAZAUBON Pierre	p. 13 16 18
CERONI (Général)	p. 9
CHAMBERLAIN Neville	p. 5
CHOURRE Prosper	p. 15 16 21 22 23 28
CHURCHILL Winston	p. 5
CLOS-PUCHEU Jean-Marie	p. 13 16 18 21 22 23
CLOUTÉ Justin	p. 36
CLOUTÉ Léonie	p. 29
COURBET Albert	p. 12
COUTURIER André	p. 12
CRISTOL René	p. 13 16 18 19
CROSNIER (Madame)	p. 28
DALADIER Edouard	p. 5
DECHAUD Gaston	p. 13 16 18
DEJOIE (Adjudant)	p. 11
DORBET André	p. 12
EISCHEN Robert	p. 20 22
ESCALLE Henri	p. 12
ESTREGUIL Paul	p. 12

GAILLOT Pierre	p. 13 16 18
GAUDIN Christian	p. 22
GIL	p. 20
GILBERT Maurice	p. 12
GIRAL Ramon	p. 12
HOURCADE	p. 22
JITOMIR (Sergent)	p. 11
KOENIG (Général)	p. 11
LACOSTE Jacques	p. 30
LAGRAVE Guy	p. 13 15 16 21 23 29
LAMARQUE Marcel	p. 13 16 18 19 25 26
LANGELEZ Gérard	p. 13 15 16 18 19
LEBLEU Jean-Louis	p. 13 16 18
LEMEUNIER	p. 22
LE MOLGAT Emile	p. 13 16 18 19 22
LORGUES	p. 20
MENJOT (Docteur)	p. 16
MENJOT Alice	p. 30
MENJOT Estelle	p. 30
MONJOUSTE	p. 34 35
MOURA, Françoise	p. 28
MOURA Michel	p. 2 28
MOURA Pierre	p. 28
MOUSQUÈS François	p. 19
NAUD (Capitaine)	p. 11
NAVARRO Auguste	p. 9 22
PALUÉ Jean-Marie	p. 27 32 34
PAQUET	p. 21 22
PEYRADE Robert	p. 12
POMMIÈS (Général)	p. 7 20 35
POUTOU Dominique	p. 30
PRIOUX Lucien	p. 12
RAULET Marcel	p. 34 35
ROUMIGNIÈRES Raymond	p. 12
SALLES Aubert	p. 13 16 18 19
SARRAZIN Charly	p. 16 19
SARRAZIN René	p. 10 12 13 15 16 19 21
SARROT Raymond	p. 1 2 35
SIXTE-VIGNON (Capitaine)	p. 8
TISNE Elie	p. 35
VERDIER Jean-Pierre	p. 13 15 16 20
VILTARD	p. 12 13 15 16 19 21
VINCENT Marcel	p. 12
ZIEGLER Henri	p. 12

Achevé d'imprimer en avril 1984
sur les presses de l'imprimerie DEARCE
64130 MAULÉON
Dépôt légal : 2ème trimestre 1984